

*Et quelques-uns qui nous sourient ont, je le crains,
Mille desseins mauvais au fond du cœur.
Shakespeare, Jules César, IV, 1
Traduction d'Yves Bonnefoy
(Club français du livre)*

PROLOGUE

Le Premier ministre se redressa d'un bond et, brusquement, repoussa sa chaise en arrière... Ayant ainsi levé la séance, il marcha sans rien dire jusqu'à la porte de la salle. Ses collègues, comme pétrifiés, attachaient sur lui d'anxieux regards ; une expression de crainte assombrit leurs visages lorsque Lord Alphington, avant d'ouvrir, se retourna — sa physionomie en général impassible enflammée d'un juste courroux — et déclara, d'un ton sec :

« Telle est, messieurs, la politique que j'ai l'intention de suivre. Si elle ne vous convient pas, j'ai le choix entre deux décisions : donner ma démission... ou dissoudre le Cabinet ! »

Il se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, sa taille majestueuse rejetée en arrière, son œil d'aigle fixant tour à tour les trois membres du Conseil qui lui faisaient opposition. Puis, secouant son épaisse chevelure comme un lion en fureur, le grand homme d'État fit demi-tour et disparut.

Il y eut quelques secondes d'un silence consterné... sans bruit, les autres ministres s'esquivèrent, et bientôt les trois « irréductibles » auteurs de cette scène aussi violente qu'inattendue demeurèrent seuls. Alors ils rapprochèrent leurs chaises et, d'un mouvement instinctif, penchant la tête, se regardèrent dans les yeux... Quelle ligne de conduite fallait-il adopter à l'égard du « Premier » pour être en mesure de faire face aux nouveaux événements ? Le plus grand, celui qui avait les épaules voûtées avec deux vieilles dents qui débordaient les lèvres en défenses de sanglier, était Sir Gideon Marske, ministre des Finances ; le second, raide, compassé, le teint luisant et bilieux, était Mr. Northmoor, ministre de l'Intérieur. Enfin, le troisième, petit homme agité, nerveux, au regard faux, était le vicomte Trevoise, ministre de la Guerre. En dépit de leurs grandes affectations de calme et d'indifférence, les trois complices étaient plutôt inquiets.

Et il y avait de quoi. Après avoir longtemps et rudement combattu pour l'emporter sur le terrible chef du Cabinet et lui dicter leurs volontés, ils se voyaient non seulement par terre, mais au moment de perdre leur haute situation, c'est-à-dire le plus clair de leurs revenus. Aucun de ces messieurs n'étant à la tête d'une fortune considérable, la menace de Lord Alphington s'adressait surtout à leur bourse et les frappait en plein cœur.

« Il a de la chance que l'assassinat pour cause politique soit passé de mode, sans quoi, l'heure du bravo et du poignard classique aurait sonné », hasarda Sir Gideon Marske, avec un mauvais petit rire nerveux et la physionomie tendue d'un homme qui lance un ballon d'essai.

Les deux autres eurent un sursaut et, subitement pâles, le fixèrent avec des yeux qu'un certain désir inavouable fit étinceler... Sans aucun doute, la mort de Lord Alphington serait opportune et viendrait bien à point pour les tranquilliser en assurant l'avenir. Le Conseil était divisé sur la ligne de conduite à tenir à l'égard d'une puissance continentale, dont les provocations et l'attitude nettement hostile agitaient et irritaient le pays tout entier. Désireux de ne pas accroître les impôts déjà considérables, et partisan déclaré de la paix à tout prix, le Premier ministre était d'avis de ne répondre que par un silence dédaigneux au ton agressif de la presse étrangère. Ses trois adversaires — dans un but d'ailleurs résolument intéressé — voulaient au contraire obéir au courant d'opinion qui réclamait des satisfactions immédiates : autrement dit, une guerre hasardeuse, désastreuse peut-être, qui aurait coûté des milliards et attiré sur l'Angleterre un déluge de misères et de maux.

Lord Trevoise, dont tous les biens étaient lourdement hypothéqués, eut une sorte de ricanement. « Évidemment, le procédé est un peu vieux jeu, dit-il. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un couteau effilé, plongé dans les côtes d'Alphington, rendrait au pays un fameux service en lui évitant l'humiliation au devant de laquelle il court. Payons d'audace, et montrons les dents à ces mécréants qui nous insultent ; c'est le meilleur moyen d'éviter une guerre coûteuse. » Certes, l'aimable vicomte ne pouvait se tromper lui-même sur la valeur et la nature de ses propres sentiments ; mais, à l'exemple de ses deux complices, il tentait de masquer sous le voile d'un ardent patriotisme le mobile sordide et bas auquel il obéissait.

Mr. Northmoor, lui, ne rit pas. C'était un homme étrange et mystérieux, aux façons retenues et discrètes, aux gestes rares, à la voix tranquille et douce. On ne savait jamais au juste le fond de sa pensée, ni s'il parlait sérieusement ou non. Seulement, ceux qui le connaissaient bien avaient pu remarquer chez lui une simple particularité, une espèce de tic : lorsqu'il ne plaisantait et ne dissimulait pas, il faisait entendre une toux légère dont lui-même n'avait pas conscience.

« Rien ne serait plus facile que d'exécuter ce projet, et promptement », déclara-t-il en effleurant d'un coup d'œil ses deux collègues. Sir Gideon et Lord Trevoise le dévisagèrent haletants, retenant leur souffle. Oui, la

petite toux sèche se fit entendre. C'était donc sérieux.

Pendant un instant, les trois hommes demeurèrent immobiles sur leurs sièges, s'examinant les uns les autres sans mot dire, comme effrayés de leurs propres pensées. Puis Sir Gideon rompit ce lourd silence.

« Vous avez toujours aimé à plaisanter, Northmoor, balbutia-t-il d'une voix altérée. Car nous plaisantons, bien entendu. Mais, voyons ! je suis curieux de savoir comment vous vous y prendriez pour mener à bien cette... petite opération ?

— Vous avez entendu parler de l'affaire Rivington ? de cet Arthur Rivington qui est condamné à mort et attend l'exécution de sa sentence dans la prison de Winchester ? » demanda Mr. Northmoor d'une voix calme.

Oui, sans doute ; comment n'auraient-ils pas eu connaissance d'un crime qui avait eu un tel retentissement ? Cette histoire d'un jeune homme empoisonnant sa mère et sa sœur de propos délibéré, avec un sang-froid, un cynisme monstrueux, avait soulevé d'un mouvement d'horreur les Trois Royaumes.

Ils firent un imperceptible signe de tête et continuèrent de le regarder sans mot dire.

« Eh bien ! messieurs, vous ne comprenez pas ? ce misérable est juste l'instrument dont a besoin la patrie — notre chère patrie », continua d'une voix toujours plus calme et plus douce le ministre de l'Intérieur. Il s'arrêta et, pour tâter son terrain, examina ses collègues ; ils ne tressaillirent pas, ne bougèrent pas. On eût dit deux statues. Northmoor toussota et reprit : « Je ne sais trop comment le jury a osé recommander ce Rivington à ma clémence. Mais cela devient une habitude maintenant ; on a des tendresses pour tous les criminels... Enfin !... Je fis venir Sir James Morrison, le président de la Cour qui a condamné Rivington. C'est un homme intègre, mais plein de cœur et qui sait tenir compte des circonstances atténuantes. Je lui demandai ce qu'il pensait de cette requête. Or, messieurs, Sir James — pour la première fois peut-être de sa vie — a été inflexible. On eût dit qu'il trouvait le dernier supplice insuffisant ; il s'éleva contre ce qu'il appelait “une faiblesse déplorable du jury”, me fit toucher du doigt la culpabilité flagrante du prisonnier ; avec éloquence, il fit paraître à mes yeux la laideur de son abominable forfait. “Jamais, conclut-il, jamais, durant ma longue carrière de juge, je n'ai vu tant de férocité raffinée, tant de passion pour le meurtre, tant de diabolique duplicité ; on peut dire, sans exagérer, que ce Rivington est un démon à face humaine.” Ainsi s'exprima Sir James. Et moi, messieurs, je déclare qu'en présence de ce sombre horizon politique, au moment où notre vieille Angleterre a le devoir strict d'engager une guerre terrible, nous devons tenter l'impossible, ne reculer devant aucun concours, fût-ce celui du démon, pour lui éviter le déshonneur d'une lâche retraite... Que celui qui a le courage de défendre devant les Chambres une politique de couardise et de lâcheté subisse les conséquences de sa trahison ! »

Les deux auditeurs de cette longue tirade, débitée d'ailleurs d'une voix tranquille et nette, sans aucune chaleur, ne furent pas les dupes d'aussi nobles sentiments. Et cependant, ainsi sont faits les hommes, ils arrivèrent, à peu près, à être persuadés de leur désintéressement.

« Mais, puisque l'individu en question doit être pendu incessamment, je ne vois pas trop comment il pourrait nous être... je veux dire comment nous pourrions le dévouer au service de notre chère patrie ? » hasarda Lord Trevoise après une courte pause. Le ministre de la Guerre avait aussi peu d'imagination que de scrupules ; la lenteur de son esprit irritait Sir Gideon Marske, un véritable « Dubois » anglais, aussi fourbe, aussi pervers, mais aussi plein d'intelligence et de ressources que le trop célèbre cardinal. Il éleva la voix avec aigreur.

« Ne comprenez-vous pas ? Ne comprendrez-vous jamais rien, Trevoise ? » Il se pencha à l'oreille velue du petit vieux et articula : « Northmoor est ministre de l'Intérieur ; donc, il a la haute main sur le personnel, sur tout le personnel des prisons ! Hein ! Est-ce clair ? C'est lui le grand geôlier. Il n'a qu'à tirer la ficelle et crac ! le mannequin...

— Est hors de sa cage... conclut Northmoor avec un claquement des lèvres, pour être repincé aussitôt, remonté et prêt à fonctionner sur simple pression ; parfait ! Marske a saisi, comme toujours. Herzog, du service secret, sera tout juste l'homme qu'il nous faut pour empoigner le mannequin à sa sortie, le remonter — c'est-à-dire lui expliquer à quel prix nous mettons sa liberté — et, quand il le faudra, pour appuyer sur le dé clic.

— Mais cet Herzog ! vous savez que... hum ! Enfin, est-il prudent à nous de nous livrer aussi complètement à lui ? questionna Lord Trevoise d'une voix inquiète, le front plissé. Nous le connaissons... c'est un habile homme mais sans scrupules, sans un atome d'honneur ! Allons-nous devenir ses complices, ses hommes liges ? »

Mr. Northmoor ronronna avec douceur, comme un gros chat bien nourri et satisfait de son sort. « Sir Gideon est en mesure de calmer vos craintes, dit-il brièvement.

— De tous nos agents du service secret, Herzog est le plus fidèle et le plus dénué de scrupules pour une bonne raison : je n'aurais qu'à dire un mot pour l'envoyer finir ses jours aux galères, expliqua Sir Gideon Marske. Il était autrefois sous mes ordres, vous le savez, comme inspecteur général des contributions. Il se rendit coupable de... de quelque chose de très grave. Cependant, j'étouffai l'affaire dans la pensée qu'un gaillard de cette trempe, audacieux et taré, ne serait dégoûté par aucune besogne. Et convenons que l'État oblige parfois ses serviteurs à d'assez malpropres travaux ! »

Leur conscience avait été tellement éteinte et pervertie par leur vil égoïsme et leur furieuse ambition que ces derniers mots ne la firent même pas tressaillir. Pas un de ces trois hommes ne songea à l'appliquer à la conversation qu'ils venaient d'avoir ; pas un ne se dit que l'œuvre qu'ils allaient accomplir par les mains

d'Herzog était l'une des plus basses qu'un certain État pût confier à ses valets.

Et, d'ailleurs, que leur importait ? Ils ne désiraient qu'une chose : agir en toute sécurité. Or, Gideon les rassurait pleinement, leur prouvant que, dans tous les cas, ils seraient saufs. Après tout, ce qu'ils faisaient, ce que la raison d'État les obligeait de faire, n'était pas si grave... Ils lâchaient deux coquins à travers champs, le plus haut placé, le plus huppé, dirigeant l'autre. Ces bandits commettaient un crime... Ils étaient dans leur rôle ; si on les prenait et si, pour se disculper, ils se donnaient comme complices trois ministres de la Couronne, qui songerait à les croire et prêterait l'oreille à de telles divagations ? Le pays tout entier trouverait par trop forte une telle impudence. On pendrait les deux assassins, ce qui serait très bien. Northmoor, Trevoise et Marske s'en lavaient les mains à l'avance.

Il y eut un silence. Les trois associés se regardaient en dessous, chacun d'eux attendant sans doute qu'un autre prît la parole ; chacun d'eux se demandant si tout ce qu'il fallait dire avait été dit, si cette conjuration pleine de sous-entendus et de réticences était solide, si elle aboutirait, sans qu'on eût à se compromettre davantage. Enfin, après un bâillement prolongé, Trevoise s'étira, se leva, se secoua et dit :

« J'en ai assez, moi, de toutes vos billevesées. Si vous vous amusez tous deux ici, restez-y ! Je m'en vais dîner à mon club. »

Mais Northmoor l'arrêta d'un geste, de sa main grasse : « Rasseyez-vous, Trevoise, murmura-t-il. Ce ne sont pas des sottises, n'est-ce pas, Sir Gideon ?

— Pas pour moi, du moins, je vous jure », répondit le chancelier de l'Échiquier avec un mauvais sourire qui découvrit ses longues dents jaunes.

Et Lord Trevoise se rassit.